



M. Blumbeck

217 000 enfants vivent dans les zones contaminées.

TCHERNOBYL

La carte politique de l'écologie

Quatre ans après Tchernobyl, la république d'Ukraine vient d'instituer le 26 avril « Journée de la tragédie ». On peut pourtant craindre que ce qui pousse aujourd'hui les responsables politiques à dénoncer l'ampleur du drame, après l'avoir si longtemps dissimuler, ne relève que de la stratégie politicienne.

DEBUT mai 1986, après la catastrophe de Tchernobyl, un travail acharné, des efforts insensés déployés autour du réacteur détruit. « De l'autre côté », les discours lénifiants des conférences de presse à Kiev et à Moscou, où l'on s'efforçait de substituer à la tragédie la légende bien connue du chantier de choc. C'était un mensonge éhonté, et dans tout le pays personne n'a su au juste ce qui était vraiment arrivé. Et moi, journaliste, en câblant mes reportages aux « Izvestia », j'accentuais encore, bien malgré moi, le phénomène de cette « désinformation » que l'on me fournissait si généreusement. Puis, vint la période des questions dont les réponses étaient gardées dans des dos-

siers marqués du sceau du secret. Il a fallu des années pour briser ce sceau et rendre public ce qui était connu seulement d'un cercle restreint de gens fidèles à la tradition d'un Etat tout-puissant, qui persistait encore à ne voir dans le peuple qu'un matériau humain disponible pour atteindre les objectifs du Plan.

Aujourd'hui, on m'invite à croire l'académicien Izraël lorsqu'il déclare au Soviet suprême que son comité à l'Hydrométéorologie avait transmis aux instances supérieures toute l'information dont il disposait sur les événements dès le matin du drame. Pourtant, ce 26 avril-là à midi, ce n'était pas ces informations qu'il divulguait dans tout le pays, c'étaient d'autres

chiffres qu'il citait et d'autres cartes qu'il montrait. Et on peut se demander alors au nom de quoi il faut croire qu'il dit la vérité aujourd'hui. « Il y va fort, Izraël, il ne craint pas Ryjkov ! Ce général jette un défi aux maréchaux ! », entend-on dire un peu partout. Mais est-ce au peuple qu'ils ont trompé que pensent les responsables qui poussent aujourd'hui les hauts cris lorsqu'ils clament à haute voix leur « vérité » sur l'affaire ? On a tendance à croire plutôt que ce qu'ils espèrent c'est avant tout garder leur place.

Le virage idéologique des leaders politiques

Bien des gens cherchent ainsi à se décharger de leur responsabilité dans le mensonge médiatique qu'a suscité Tchernobyl. Ce qui est terrible, c'est qu'ils aient de nouveau une chance de rallier à eux l'opinion publique, puisque les « révélations » qu'ils font sont de la même façon publiées à des millions d'exemplaires. Et de fait les gens ne se méfient pas plus qu'avant, et les suivent dans leurs démonstrations. Le mouvement antinucléaire soviétique, très hétérogène mais très populaire néanmoins, a immédiatement trouvé des leaders parmi eux. Et les mêmes fonctionnaires qui hier envoyaient des courriers à Moscou afin d'obtenir un permis de construire une centrale nucléaire dans leurs juridictions sont aujourd'hui ceux qui crient le plus fort pour demander qu'on dénonce les dégâts causés dans leur région touchée par les radiations ionisantes. Or, pour la plupart d'entre eux, ce n'est pas au moment où l'explosion du réacteur s'est produite qu'ils ont effectué ce virage idéologique à 180 degrés, mais nettement plus tard, quand le système étatique lui-même a éclaté et qu'ils ont senti le terrain se dérober sous leurs pieds. Car, enfin, de nos jours, sans popularité on ne peut pas être élu aux soviets. Et désormais le chemin le plus court vers la notoriété, c'est bel et bien de se trouver dans les rangs des militants écologistes qui dénoncent le scandale de Tchernobyl.

Ceux qui connaissent réellement l'ampleur du drame qu'a été Tchernobyl sont en premier lieu les enfants des zones contaminées de Biélorussie, d'Ukraine, de la région de Briansk, ainsi que ceux qui étaient les premiers à parer à la catastrophe, ceux-là mêmes qu'on a utilisés, trompés et abandonnés. A cette liste s'ajoutent les médecins et les physiciens spécialistes de ces questions. Ces derniers, ceux du moins qui étaient les plus proches de la direction et par conséquent les plus dociles, ont menti. Et les premiers n'ont pas eu les moyens de savoir ce qu'ils savaient.

Je suis personnellement descendu par les innombrables escaliers du quatrième réacteur détruit de la centrale nucléaire de Tchernobyl. Derrière moi, il y avait les repères des zones les plus dangereuses à traverser en courant. La peur me glaçait à l'idée que, juste derrière la paroi, se trouvait le combustible nucléaire. Et là, j'ai vu une femme âgée portant un simple tablier de caoutchouc enfilé par-dessus son uniforme. Elle tenait à la main un tuyau d'arrosage et lavait la salle d'un jet de liquide désactivant. Elle avait enlevé son masque à gaz, qui la gênait pour travailler. « Il faut que je gagne un peu d'argent pour que mon fils puisse se construire sa maison », m'a-t-elle confié. J'ai vu par la suite de nombreuses victimes du drame de Tchernobyl — des gens aux destins brisés, des malades, des mourants, des gens gravement traumatisés — mais je ne peux pas oublier cette femme, qui s'exposait volontairement à une atmosphère hautement radioactive : elle n'attendait, dans les risques qu'elle savait courir, aucune solidarité de la part de la société.

Andrei Illoch